

tinée à celle de l'Allemagne. En décembre 1913, Guillaume II leur enverra un nouveau général, Liman von Sanders, accompagné d'une mission nombreuse, et les Jeunes-Turcs travailleront fiévreusement, dans l'ombre, à préparer une guerre de revanche, avec l'aide d'une Allemagne qui, de son côté, prépare une guerre de domination.

*
* *

Il ne sert à rien de nier le passé! En 1914, l'opinion publique française était-elle pour rejeter définitivement les Turcs hors d'Europe? Réponse : oui! Nos journaux proclamaient-ils assez ouvertement qu'il fallait leur enlever Constantinople pour la Russie, la région d'Adana pour l'Italie, la Mésopotamie pour l'Angleterre, la Syrie pour la France et constituer deux États indépendants : l'Arménie et l'Arabie? Réponse; encore oui! Que devait-il rester à la Turquie? La seule Anatolie!

Les Turcs n'ont point voulu admettre cette fin prématurée de l'empire ottoman. Ils ont résolu de se défendre, se sont écartés de nous et se sont jetés dans les bras de l'Allemagne. Il est donc étonnant de leur voir reprocher une politique qui était celle du désespoir. Vraiment, depuis 1909, nous avons tout fait pour qu'il en fût ainsi, et il est aussi injuste que puéril de reprocher à la Turquie d'être devenue notre ennemie. Nous avons crié : « Il faut morceler la Turquie! » sans essayer suffisamment de la sauver, en la régénérant.

Les Jeunes-Turcs, dont la majorité était inféodée à l'Allemagne, ont su exploiter cet oubli de la